Preuves, revue marxienne ?

Praxis intellectuelle et politique d'une revue de Guerre froide
(1951-1969)

François Bordes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/924>

DOI : 10.4000/grm.924

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

François Bordes, « *Preuves, revue marxienne ?* », *Cahiers du GRM* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/grm/924> ; DOI : 10.4000/grm.924

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© GRM - Association

Preuves, revue marxienne ?

Praxis intellectuelle et politique d'une revue de Guerre froide
(1951-1969)

François Bordes

- 1 La revue *Preuves* connaît le destin de nombre de revues : l'oubli. À l'origine de celui-ci peut-être, une double légende. Une légende noire, d'abord, celle d'une revue « stipendiée par la CIA ». *Preuves* ne s'est en effet jamais relevée de la révélation, par la revue *Ramparts* en 1966, du financement indirect du Congrès pour la liberté de la Culture par les services américains via des fondations américaines¹. Organisation internationale fondée à Berlin en juin 1950, le Congrès visait à défendre les valeurs des démocraties libérales contre le communisme soviétique. Dans le cadre de la stratégie américaine de *containment*, plusieurs revues furent ainsi lancées en Europe : *Monat* en Allemagne, *Forum* en Autriche, *Encounter* en Grande-Bretagne, *Tempo presente* en Italie. *Preuves* est la revue francophone du Congrès. Elle rassemblait principalement des libéraux, des socialistes, des anarchistes, des trotskistes, des marxistes hétérodoxes ainsi que des réfugiés d'Europe de l'Est. Les révélations du financement indirect par la CIA, via une fondation privée, ruina en partie la réputation de cette revue de très grande qualité. Cette malédiction pèse encore, souvent reprise telle quelle par l'historiographie quand elle n'est pas caricaturée par des « experts » présentant la revue comme un vague bulletin de propagande. Il suffit pourtant d'ouvrir un exemplaire pour comprendre que les choses sont beaucoup plus complexes, que *Preuves* appartient pleinement à l'histoire intellectuelle et à l'histoire littéraire – et non à une simple guerre de services de propagande.
- 2 Depuis le début des années 2000, se développe aussi plus discrètement une « légende dorée » de la revue, sous le coup de diverses récupérations de la critique antitotalitaire, d'étranges évolutions des représentants de celle-ci et, finalement, des relectures néoconservatrices. Ce courant principalement médiatique cherche à récupérer de grands ancêtres prestigieux, caricaturant *Preuves*, faisant fi lui aussi de son milieu, de ses idées et de ses pratiques. Ainsi une « légende dorée » de « combattants de la liberté », mélangeant tout sous le nom d'antitotalitaires, se développa, fruit tardif des années Reagan, remis au goût du jour du temps de Georges Bush junior. Légende noire ou légende dorée indiquerait ainsi quel doit être le sens du récit. Loin de ces querelles de bons, de brutes

et de truands, il paraît important de redécouvrir cette revue camusienne et aronienne, socialiste et libérale, démocrate et keynésienne, décolonisatrice et ouverte à la création artistique et littéraire de son époque.

- 3 Avec la fin des régimes communistes en Russie et en Europe de l'Est, *Preuves* sortit de l'oubli grâce aux travaux de Pierre Grémion, sociologue proche de Michel Crozier et de la revue *Esprit*. Lié aux animateurs de *Preuves*, François Bondy et Kot Jelensky, Grémion publia plusieurs articles ainsi qu'une riche anthologie de textes faisant la part belle à la politique et aux essais. Après l'histoire de la revue, il publia sa célèbre étude sur l'histoire du Congrès pour la liberté de la culture. Le titre, *Intelligence de l'anticommunisme*, a fait l'objet de nombreuses critiques, les uns se demandant comment on pouvait être anticommuniste et intelligent, les autres trouvant qu'il réduisait le Congrès à l'anticommunisme. L'histoire de *Preuves* a donc été faite, magistralement, entre 1989 et 1995. Elle mériterait d'être poursuivie, en particulier du point de vue de l'histoire intellectuelle mais aussi de l'histoire littéraire et artistique. L'image d'une « revue de propagande américaine » appartient à une logique de guerre froide et ne correspond pas à la réalité. Il suffit pour cela de se reporter au contenu de la revue qui publie aussi bien des textes politiques (Henri Frenay, André Philip, François Mitterrand) que des polémiques intellectuelles, des analyses de l'actualité (Raymond Aron, Jean Daniel, Arthur Koestler, Claude Mauriac, Denis de Rougemont, Ignazio Silone, Boris Souvarine), des textes philosophiques (Hannah Arendt, Raymond Aron, Karl Jaspers, Jeanne Hersch, Wladimir Weidlé) ou des œuvres littéraires (Yves Bonnefoy, Roger Caillois, Italo Calvino, Henri Calet, Albert Camus, Charles-Albert Cingria, Cioran, Pierre Emmanuel, Jean Genet, Witold Gombrowicz, Eugène Ionesco, Alain Jouffroy, Alberto Moravia, Czesław Miłosz, Francis Ponge, Armand Robin, Nathalie Sarraute, Georges Simenon, Jean Starobinski).
- 4 Mais qu'en est-il de son rôle dans la critique intellectuelle du marxisme, et en particulier celle qui, issue de Marx, s'opposa radicalement au marxisme-léninisme ? Cette contribution voudrait montrer que la revue hébergea une critique « marxienne » du marxisme principalement dans les débuts de la parution, de 1951 à 1956. Du vivant de Staline et avant la déstalinisation, tandis que la lueur de Stalingrad rendait inaudible la critique de gauche du communisme, des intellectuels antistaliniens trouvèrent dans *Preuves* un lieu où prendre la parole et où poursuivre leur travail critique. Après les révélations de Khrouchtchev et l'instauration de la V^e République, l'heure de la « fin des idéologies », le discours marxien et antistalinien cède la place à l'analyse marxologique et sociologique. Charles Jacquier, dans un article pionnier, a présenté les trajectoires militantes de certains de ces antistaliniens². Nous souhaiterions ici, en nous fondant sur l'étude de la revue et les archives de Michel Collinet et de Maximilien Rubel, présenter la contribution de ce courant à l'histoire de la critique intellectuelle du marxisme.

I. La gauche et l'extrême gauche antistalinienne, chevilles ouvrières

- 5 Dans l'immédiat après-guerre, les intellectuels et militants du « laboratoire antitotalitaire parisien »³ des années 1930 s'étaient retrouvés à *Spartacus* et dans les colonnes de la revue *Paru*⁴. L'ancienne équipe de cette revue de critique et d'actualité littéraire rejoignit *Preuves* dès sa création. « Hommes venus de la gauche et de l'extrême gauche antistalinienne la plus déterminée »⁵, ces « gauchistes de *Preuves* » vont constituer, au départ, le noyau dur d'une revue alors combative assez différente de ce qu'elle deviendra

après 1956. La revue, intitulée jusqu'au neuvième numéro *Cahiers du Congrès pour la liberté de la culture* s'inspirait de la publication allemande paraissant à Berlin sous la direction de Melvin Lasky, *Der Monat*. Au printemps 1951, le secrétariat international du Congrès s'installait à Paris. Dans le cadre de la IV^e République, elle s'inscrivait « dans une perspective de Troisième force »⁶.

- 6 Le directeur de la revue, François Bondy, journaliste suisse d'expression allemande originaire de Vienne, appartient au groupe oppositionnel communiste *Que faire ?* dans les années 1930. Ce groupuscule minoritaire de communistes révolutionnaires exclus du PCF au moment des grandes purges rejoignit la SFIO. Le rédacteur en chef est ainsi très lié à André Ferrat, l'une des personnalités importantes de cette fraction. Ferrat est le père de la formule de « troisième force ». Il siège alors au comité de direction de la SFIO – la vieille maison accueillante pour tous les ex-SFIC devenus oppositionnels.
- 7 François Bondy était épaulé par Gérard Sandoz *alias* Gustav Stern, journaliste à l'AFP, ancien trotskiste proche du SPD, ami de Willy Brandt. Un autre ancien trotskiste appuie le rédacteur en chef : le journaliste Paul Parisot. Ancien des Jeunesses socialistes, membre du Parti ouvrier internationaliste et des comités pour une IV^e Internationale, il rejoint ensuite le Parti communiste internationaliste (PCI). Lié à David Rousset, il fut membre du comité de direction du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire (RDR), l'éphémère parti des intellectuels de David Rousset et Jean-Paul Sartre. En 1949, il est au comité de rédaction d'une revue « post-trotskiste », *Confrontation internationale*, qui fédère des milieux d'extrême gauche antitotalitaire (POUM, ILP, Workers Party). Mais *Preuves* n'est pas uniquement animée à l'époque par des collaborateurs liés à l'histoire du mouvement trotskiste. On trouve aussi dans ses colonnes un en-dehors du marxisme, comme l'anarchiste Louis Mercier Vega, militant et penseur libertaire, ancien de la colonne Durruti, qui se spécialise dans les questions concernant l'Amérique latine, tout en poursuivant ses réflexions théoriques sur l'anarchisme.
- 8 Pratiquement, du vivant de Staline, ce sont donc ces oppositionnels qui constituent les chevilles ouvrières de la revue et qui donnent le *tempo*. Nombre de comptes rendus sur le marxisme et le communisme sont ainsi confiés à Aimé Patri, professeur de philosophie lié à Pierre Naville, Boris Souvarine et Simone Weil, proche de Michel Collinet, ancien du Cercle communiste Marx et Lénine, de la Ligue Communiste et de la Gauche communiste⁷. Dans les colonnes de la revue, c'est lui qui porte les attaques les plus virulentes contre les *Temps modernes* et le couple Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir contre qui il défend, par exemple, *Les Aventures de la dialectique* de Maurice Merleau-Ponty⁸. Le ton est cinglant : il moque en particulier chez Beauvoir une certaine ignorance des écrits de Marx. Aimé Patri porta par contre le plus vif intérêt à l'œuvre d'Henri Lefebvre dont il présentait la *Contribution à l'esthétique* comme un nouvel élément d'une « recherche personnelle dans les limites de l'orthodoxie »⁹. L'ironie ne cache pas l'estime dans laquelle Aimé Patri tient Henri Lefebvre. Il salue aussi le livre de « l'hérétique du marxisme » Lucien Goldman, *Le Dieu caché*¹⁰, tentative « hérétique » et « hétérodoxe » de penser et d'utiliser le marxisme, dans le sillon de Lukács.

II. Une figure centrale : Michel Collinet

- 9 L'une des figures centrales de ce milieu antistalinien est Michel Collinet. Comme son proche ami Aimé Patri, il prit part au Cercle communiste Marx et Lénine, à la Ligue

Communiste et à la Gauche communiste. Très actif pendant la guerre d'Espagne, il fut représentant du Partido obrero de unificacion marxista (POUM) en France et devint l'un des principaux responsables théoriques du Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) de Marceau Pivert. Proche des surréalistes, il prend part à la Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (FIARI) et publie dans *Clé*, son bulletin de liaison. Ce « révolutionnaire du front populaire » avait écrit en 1948 chez Calmann-Lévy un livre intitulé *La Tragédie du marxisme* dans lequel il brossait un tableau de l'évolution du marxisme depuis le *Manifeste*, jugeant les transformations de la doctrine au regard de l'évolution historique. Par ses articles, ses comptes rendus, sa participation à l'organisation de manifestations du Congrès pour la liberté de la culture, Michel Collinet apparaît comme un pilier du milieu intellectuel rassemblé autour de la revue *Preuves*. Il intervint cependant surtout en tant que sociologue spécialiste du mouvement syndical et du monde ouvrier. La critique du communisme n'est pas l'objet premier de ses contributions, même si elle sous-tend nombre de ses analyses.

- 10 Professeur agrégé détaché au CNRS, il avait entrepris une enquête sur la condition ouvrière et la situation des travailleurs émigrés d'Afrique du Nord. Ayant repris son enseignement des mathématiques au lycée Chaptal à partir de septembre 1952, il dirigeait *La Lettre aux militants* au sein du syndicat Force Ouvrière et la collection « Masses et militants » aux Éditions ouvrières. Il poursuivait son action syndicale, donnait de nombreuses conférences, publiait articles et études. Sa présence en « une » de *Preuves* montre la reconnaissance dont il fait alors l'objet.
- 11 Ses deux premiers articles de fond publiés dans *Preuves* évoquent un voyage en Yougoslavie auquel il prit part en octobre 1951 dans le cadre du Comité yougoslave pour la paix¹¹. Il se livrait à une analyse approfondie des « choix yougoslaves », fournissant de nombreuses données sur le pouvoir d'achat, les salaires, etc.¹² Il racontait aussi ses visites dans des usines. Se fondant sur ses observations et ses discussions, il soulignait que la « gestion “démocratique” par les conseils d'entreprise » n'intervenait qu'au « second degré », les syndicats demeurant « une école du marxisme-léninisme ». Ainsi, le parti décidait finalement de tout et la Yougoslavie de Tito pouvait être définie comme un « essai de démocratie surveillée » – ce qui démontrait d'après lui « l'incompatibilité absolue de la démocratie avec le dogme léniniste ». L'article rendait cependant hommage aux Yougoslaves qui avaient renoncé à « la prétention lénino-stalinienne d'être des modèles ou des guides pour le reste de l'humanité ». Quelques années plus tard, il fit grand cas de l'ouvrage de Milovan Djilas sur *La Nouvelle Classe dirigeante*¹³. Le sujet lui était familier et il avait développé au sein de *Preuves* une réflexion proche de celle rendue fameuse par le livre de l'ancien camarade de Tito.
- 12 À Paris, il comptait également parmi les habitués des mardis de *Preuves*. À partir de 1952, de l'automne au printemps se tenaient tous les quinze jours des conférences-débats dans les locaux de la revue. Destinés à « un auditoire d'universitaires, de journalistes, de dirigeants politiques et de militants syndicaux »¹⁴, les « mardis » consistaient classiquement en un bref exposé suivi d'un débat. Les sujets traités abordaient l'actualité et la culture. Michel Collinet intervint en mai 1954 sur le thème « Culture et classes sociales ». Très fréquemment cité dans le « carnet » de la revue, il participe aux débats sur le nationalisme allemand, l'intellectuel communiste, le problème de la technocratie, la « nouvelle gauche » ou le travaillisme français. Il y retrouve et côtoie George Altman, Raymond Aron, Paul Barton, François Bondy, Driss Chraïbi, Joseph Czapski, Julian Gorkin,

Jeanne Hersch, Suzanne Labin, Mouloud Mammeri, Czeslaw Milosz, Marceau Pivert ou Manès Sperber.

- 13 Le 13 octobre 1953, lors du premier « mardi » de *Preuves* consacré au MacCarthysme, un spécialiste de Marx prit la parole lors du débat. Il s'agissait d'un philosophe achevant une thèse sur l'œuvre de Karl Marx : Maximilien Rubel.

III. Maximilien Rubel : Marx contre les Marxistes

- 14 Le futur maître d'œuvre de l'édition en Pléiade des œuvres de Karl Marx avait commencé son travail et sa critique du marxisme dès la fin des années 1940, dans les colonnes de *La Revue socialiste*. Maximilien Rubel fut l'un des rares auteurs à traiter directement de Marx dans les colonnes de *Preuves* avant 1956. Spécialiste de Marx lié à l'ultra-gauche, il occupait la place singulière d'un critique radical du marxisme. Il avait introduit l'usage du terme « marxien » pour désigner la pensée et le « véritable » héritage de Marx¹⁵. Il opposait ce terme à « marxiste », considéré comme une imposture montée de toute pièce après la mort de l'auteur du *Manifeste*. Cette critique radicale du marxisme, à la fois anti-léniniste, anti-marxiste-léniniste et antistalinienne émergea dans *La Revue socialiste* et fut accueillie dans les premiers numéros de *Preuves*.
- 15 Après la guerre, Rubel s'était lancé dans une thèse de doctorat de philosophie sous la direction de Georges Gurvitch. Sa thèse principale, soutenue en 1954, était un essai de biographie intellectuelle de Marx, et sa thèse complémentaire visait à établir une bibliographie complète des œuvres de l'auteur du *Manifeste communiste*. En 1947, il devint chargé de recherche au CNRS, avec, notamment, l'appui de Georges Friedmann¹⁶.
- 16 À partir de 1946, il commence à publier une série d'articles de marxologie dans *La Revue socialiste* d'Ernest Labrousse et Roger Pagosse¹⁷. De 1946 à 1951, paraissent seize articles, parallèlement à sa collaboration, plus épisodique, à *La Nef*, *Masses* et à *Combat*¹⁸. Dans ses études approfondies, Maximilien Rubel posait les premiers jalons de son œuvre, s'intéressant en particulier aux écrits du jeune Marx¹⁹, à la « question orientale » et à la Russie chez Marx et Engels²⁰.
- 17 Il publia son premier ouvrage sur Marx, l'anthologie intitulée *Pages choisies pour une éthique socialiste* éditée chez Marcel Rivière en 1948. Dans son introduction à ce choix de textes, il développait une profonde réflexion sur l'éthique marxienne, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives d'interprétation et de lecture de Marx, radicalement éloignées des canons marxistes-léninistes et des visions étroitement économiques de son œuvre. Il concluait sa présentation par ces mots qui résument bien son projet :
- Le visage apocalyptique des temps présents, non seulement confirme pleinement les prévisions les plus pessimistes de l'enseignement marxien, mais en révèle par ailleurs la véritable signification. Si la figure de Marx a pu jusqu'ici apparaître sous le masque du savant et du visionnaire, elle doit désormais s'imposer sous les traits de l'éthicien de la révolution socialiste²¹.
- 18 L'anthologie constitue une sorte de « manifeste » pour une autre interprétation et un autre usage de l'œuvre de Marx. Le travail de Maximilien Rubel émerge donc comme une critique radicale du marxisme fondée sur une connaissance érudite de l'œuvre de Marx. Cette critique ne fait aucune concession au stalinisme ni à l'URSS, présentée, sans la moindre illusion ni complaisance, comme un régime d'oppression et de terreur, ni communiste ni soviétique. Le caractère exceptionnel de la situation de Maximilien Rubel par rapport au monde intellectuel français s'explique en partie par les liens étroits qu'il

noua avec la gauche radicale américaine²². L'été 1946, il avait écrit à Dwight MacDonald (collaborateur de *Partisan Review* et fondateur en 1944 de la revue *Politics*). Il développait alors une hypothèse « de la plus pure eau kautskienne » :

l'évolution sociale, pour être progressive, exige l'acceptation de la démocratie capitaliste contre le régime de caractère inquisitorial ; sous la pourriture capitaliste, j'ai le droit et la possibilité de dénoncer le mal qui ronge la société et de combattre *pratiquement* le système de gouvernement et d'exploitation qui m'opprime ; sous le régime stalinien, ce droit et cette possibilité me sont enlevés, donc... la généralisation du capitalisme américain, son extension à l'échelle planétaire me semble le moindre mal que l'instauration universelle du capitalisme stérile et stérilisant pratiqué par les communistes russes²³.

- 19 Opposant la pensée de Marx aux marxistes-léninistes, il concluait qu'un tel raisonnement identifiant le camp américain comme un « moindre mal » « semble être conforme à la conception historique que Marx se faisait de l'évolution sociale ». En tous les cas, rien, dans l'œuvre de celui-ci ne justifiait la thèse du défaitisme révolutionnaire « au profit de la puissance russe ». Il rappelait alors le préalable marxien de conquête des libertés démocratiques bourgeoises, « moyen indispensable d'amener le prolétariat à cette maturité intellectuelle et politique sans laquelle il est incapable de faire sa révolution et de réaliser le socialisme humain favorisant l'apparition de l'« homme total » ».
- 20 Sa collaboration à la *Revue Socialiste*, à *Combat* et à *Masses*, son amitié avec Dwight MacDonald, ses orientations favorables à Kravchenko constituent autant de points de convergence entre l'œuvre de Maximilien Rubel et le travail de *Preuves*. La présence de Maximilien Rubel dans la revue de François Bondy est brève : elle se limite à un article paru en deux livraisons, « Karl Marx, auteur maudit en URSS ? »²⁴ et à un extrait d'une étude à paraître dans *La Revue socialiste*²⁵. Sa participation à *Preuves* demeure importante dans la mesure où elle constitue, à une exception près, la seule contribution marxologique parue dans la revue de 1951 à 1956. Maximilien Rubel apparaît ainsi, dans les premiers mois d'existence de *Preuves*, comme l'auteur de référence sur Marx. En 1951, il constitue dans la revue la pointe de la critique du marxisme et du stalinisme.
- 21 En septembre et octobre 1951, était donc paru son article présentant la situation éditoriale des œuvres de Karl Marx en URSS et en Europe occidentale. Partant du constat de l'inexistence d'une édition intégrale des œuvres de Marx, il présentait le travail accompli par David Riazanov, le fondateur de la marxologie et « l'anéantissement » de son œuvre pratiquée par « les inquisiteurs aux ordres de Staline ». Il expliquait ainsi le traitement, « qui tient à la fois de la momification et de la falsification », subi par l'œuvre de Marx : « le plus souvent, chaque page d'un texte de Marx ou d'Engels contient, comme par anticipation, la condamnation du régime policier et esclavagiste instauré par Staline au nom du marxisme »²⁶. La seconde partie de l'étude, intitulée « l'édition censurée », dénonçait la « monopolisation », la « russification » et « l'expurgation » de l'œuvre²⁷.
- 22 On imagine facilement qu'en 1951 l'article de Maximilien Rubel provoqua une très vive polémique. Dans *La Nouvelle critique*, Émile Bottigelli attaqua conjointement « MM. Rubel, Rimbart, Mossé et Cie »²⁸. Le parti socialiste avait ainsi adopté les « thèmes de la propagande de guerre américaine : l'Union soviétique est un pays totalitaire, la négation de toute liberté, l'impérialisme rouge... ». Maximilien Rubel était « l'auxiliaire de cette falsification ». Le traducteur et éditeur de Marx aux Éditions sociales ne se plaçait à aucun moment sur le terrain scientifique et éditorial, refusant même explicitement d'entrer « dans une querelle de philologues ». Bottigelli dressait un portrait-charge de Maximilien Rubel, mettant en doute ses compétences, lui reprochant son admiration pour Riazanov

et Sidney Hook, le caricaturant comme un personnage vaniteux qui ne « répugne pas à se référer à ses propres articles qu'il répand dans la *Revue socialiste*, la *Revue d'histoire économique et sociale* et même dans *Preuves* (l'organe de Koestler, Rousset et autres Carlo Schmidt), ce qui prouve qu'il n'est pas dégoûté ». Maximilien Rubel est donc mis au pilori, accusé de falsification, de révisionnisme et de manipulation.

- 23 Le mois suivant, *Preuves* publia une première réponse de Maximilien Rubel²⁹. La colère d'Émile Bottigelli redouble. La réponse de *La Nouvelle critique* s'intitule en effet : « Nous accusons la social-démocratie d'empêcher la publication des œuvres de Karl Marx »³⁰. Nourrie ici de références bibliographiques, l'accusation prend un tour plus politique. La fin du réquisitoire est édifiante : « En vérité, dans la marée cosmopolite social-démocrate, il n'y a plus de place pour l'amour de la patrie. Et c'est là le fond de l'« opération Rubel » »³¹. Traître à la patrie, cosmopolite, le ton est donné. Rubel répondit en avril 1952 à son « exécution capitale » : « L'idéologie et la politique stalinienne n'ont pas, sur le plan scientifique et éthique, de plus grand adversaire que Karl Marx »³².
- 24 La collaboration de Maximilien Rubel à *Preuves* marque ainsi un moment important où la nécessité d'une édition scientifique des œuvres de Marx s'imposa. *Preuves* a participé à cette plus grande reconnaissance et diffusion. En effet, « Karl Marx, auteur maudit en URSS » fit l'objet d'une édition en brochure. Publiée par les soins de *Preuves*, elle était jointe en supplément à la revue et offerte à tout nouvel abonné. De surcroît, l'article fut traduit en allemand dès le mois de décembre 1951 dans *Die Zukunft* et en espagnol en mars 1953 dans les *Cuadernos del Congreso por la libertad*. Continuant sa collaboration à *La Revue socialiste*, Maximilien Rubel ne publia par contre aucun autre article dans *Preuves*.
- 25 L'évolution de Maximilien Rubel est perceptible à travers la correspondance qu'il entretient avec des proches de *Preuves* et du CCF durant la polémique de 1951-1953. À l'issue de celle-ci, il se consacra totalement à la mise en chantier des œuvres complètes de Marx. Celles-ci sont au cœur de la correspondance entre Maximilien Rubel et Sidney Hook, l'un des intellectuels à l'origine du Congrès pour la liberté de la culture³³. Rubel lui écrivit pour lui présenter son projet d'une « édition occidentale des œuvres complètes de Marx et d'Engels »³⁴, dans l'espoir d'obtenir son « concours actif ». Hook accueillit favorablement le projet et accepta immédiatement de participer. Le problème principal résidait dans les ressources matérielles. En effet, résultat de la « prise en otage du terme marxiste » par les staliniens, beaucoup d'Américains assimilaient communisme et marxisme. Il comptait cependant consulter ses amis et collègues engagés dans des mouvements de gauche. « Une demande à la Fondation Ford émanant d'un institut scientifique européen pourrait peut-être aboutir à une subvention » répond Hook le 6 mars 1953³⁵. Il annonçait à Rubel sa venue en Europe pour l'été et l'automne, espérant avoir la chance de parler avec lui du projet et de son financement.
- 26 Le 13 octobre 1953, présenté par Aimé Patri, Sidney Hook inaugura donc le premier mardi de *Preuves* en développant son analyse du Maccarthysme devant une assistance composée entre autres de Georges Altman, Jacques Enock, Marceau Pivert, André Prudhommeaux et Manès Sperber. Rubel rencontra Hook dans ce cadre. Il évoque cette rencontre dans une lettre à Henry Pachter³⁶. Il avait exposé à Sidney Hook ses doutes sur la stratégie adoptée par *Preuves* : « Je lui ai dit que des entreprises comme *Preuves*, etc. ne peuvent avoir chez nous une grande efficacité puisqu'elles sont destinées à des intellectuels déjà convaincus. » En Europe, le « plus formidable danger pour le totalitarisme communiste » était l'« hérésie » socialiste, libertaire et humaniste ».

- 27 Le projet avec Hook n'eut pas de suite. Rubel s'éloigna de *Preuves* et du CCF. Sans doute ce théoricien socialiste et conseiller avait-il refusé de s'engager plus avant dans une revue et un milieu pro-américains. Tandis que, s'éloignant de *Preuves*, Rubel mettait en chantier son édition des œuvres de Marx, un représentant de l'aile libérale de la revue publiait un livre retentissant. En mai 1955, paraissait *L'Opium des intellectuels* de Raymond Aron qui devint alors la figure centrale de *Preuves*. Les antistaliniens commencèrent alors peu à peu passer au second plan, laissant la place à de jeunes sociologues et historiens.

IV. La « Fin des idéologies » et l'heure des sociologues

- 28 Avec la parution de ce livre, Raymond Aron s'impose et prend une plus grande importance dans le dispositif de *Preuves* où les écrivains tenaient le rôle de figure de proue. Marquée par le thème de la « fin des idéologies », la revue donne une plus large place aux sciences humaines. Michel Collinet avait été le premier à suivre cette évolution en réservant à la revue ses interventions sociologiques. Ainsi publia-t-il par exemple en 1955 deux longues études sur la question de la technocratie³⁷. Utilisant les récents ouvrages de Lewis Mumford et Jacques Ellul, il y étudiait l'évolution de la technique et le développement de la catégorie des cadres dont il présentait une sociologie. La technocratie constituait une « aristocratie moderne » dont il étudiait trois formes : « l'aristocratie héréditaire », « l'aristocratie communiste » et « l'aristocratie technicienne ». Il consacrait un long développement à la deuxième, présentée comme une « aristocratie totalitaire » recrutée par cooptation et caractérisée par « l'adhésion corps et âme au marxisme-léninisme » et « l'obéissance inconditionnée à la direction [...] du parti ». L'aristocratie technicienne qui se profilait n'en était pas moins d'essence « totalitaire », et ressemblerait aux dystopies imaginées par Orwell, Huxley ou à l'île de Laputa du *Gulliver* de Swift. Il mettait enfin en garde contre le danger d'une domination de « l'esprit technocratique » dont la France, à travers les grands corps d'État, pouvait être menacée. Seule antidote : « une démocratie active suscitant l'initiative politique des citoyens, et économique des travailleurs, contrôlant avec vigilance ses grands commis ».
- 29 La revue intègre alors, dans le sillage d'Aron et Collinet, de jeunes sociologues et philosophes de la génération 1920-1925 comme Jean Duvignaud, Edgar Morin, Erich Werner, Daniel Bell, Stanley Hoffman, Jean-François Revel ou Kostas Papaïoannou. Ce dernier poursuit la critique marxienne du marxisme en publiant plusieurs articles sur la conception marxienne de l'idéologie et de l'État. Le rapport Khrouchtchev, le mouvement polonais et la révolution de Budapest, marquent l'entrée dans une période très différente. La revue s'institutionnalise et se « sociologise ». Une dernière évolution, avant l'impact des révélations des liens avec la CIA, voit l'intégration d'anciens jeunes cadres staliniens passés à l'anticommunisme : Alain Besançon, François Furet et Annie Kriegel. Leur publication dans *Preuves* entraîne le départ de Boris Souvarine. Mais au-delà des révélations de *Ramparts*, le véritable point d'explosion survient en Mai 68. L'événement révèle les contradictions qui avaient sous-tendu la revue. Une partie appuie Raymond Aron et rejette le mouvement au nom de son opposition au communisme, mais une autre partie, pas forcément minoritaire, l'accueille avec intérêt : c'est le cas de Jean Bloch-Michel, de Michel Collinet, de Kostas Papaïoannou et de quelques autres.
- 30 L'histoire de *Preuves* nous montre l'action minoritaire d'intellectuels critiques au sein d'une revue liée à la diplomatie culturelle de guerre froide. Ces intellectuels antistaliniens sont particulièrement actifs au début de la vie de la revue, *du vivant de Staline*, lorsqu'il

s'agit de combattre, de faire face à une menace totalitaire. Ce sont eux qui ont fait de *Preuves* un lieu d'expression d'un courant intellectuel dont le rôle, encore bien méconnu et menacé par l'oubli, marqua l'histoire de la pensée critique.

NOTES

1. Sur la question des fondations américaines et de la diplomatie culturelle, voir Ludovic Tournès, *L'Argent de l'influence*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires/Culture », 2010.
2. Charles Jacquier, « Repli et marginalité : les anciens "gauchistes" des années trente et la revue *Preuves* », in Claude Pennetier (dir.), *Marges et replis, frontières, cas limites, dans la gauche française : l'apport des itinéraires militants*, Journée organisée par le centre d'Histoire sociale du XX^e siècle, 2002, p. 56-66.
3. Simona Forti, *Il Totalitarismo*, Roma, Editori Laterza, « Biblioteca essenziale Laterza », 2001.
4. Nous nous permettons de renvoyer à François Bordes, « Un lieu littéraire pour la réflexion politique : la revue *Paru* », in *La Revue des revues*, n° 37, hiver 2006, p. 77-91.
5. Pierre Grémion, « *Preuves* », in Jacques Julliard et Michel Winock, *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Le Seuil, 1996.
6. Pierre Grémion, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris*, Paris, Fayard, 1995. L'expression « Troisième force » désigne l'accord de coalition gouvernementale de la SFIO, de l'UDSR, des radicaux et du MRP pour gouverner face aux communistes et aux gaullistes.
7. Sans être un intellectuel de premier plan, Aimé Patri est une figure importante de l'histoire des revues et il joua un rôle non négligeable dans la vie intellectuelle de son époque – comme dans la formation de nombreux jeunes gens appelés à jouer par la suite un rôle dans la vie intellectuelle ou politique.
8. Aimé Patri, « Madame de Beauvoir et le pseudo-marxisme », in *Preuves*, n° 56, octobre 1955, p. 94-95.
9. Aimé Patri, « De l'esthétique de Hegel à celle de Jdanov », in *Preuves*, n° 44, octobre 1954, p. 88-89. Sa critique laissait apparaître un respect certain mêlé d'ironie pour celui qu'il qualifiait d'« esprit subtil », « le plus distingué » parmi « les penseurs stalino-marxistes qui honorent notre temps et notre pays », *ibid.*, p. 88.
10. Aimé Patri, « Une interprétation pascalienne du marxisme », in *Preuves*, n° 63, mai 1956, p. 89-91.
11. Michel Collinet, « Rencontres à Zagreb », in *Preuves*, n° 10, décembre 1951, p. 20-23.
12. Michel Collinet, « Les choix yougoslaves », in *Preuves*, n° 12, février 1952, p. 25-27.
13. Michel Collinet, « Djilas et son livre : *La Nouvelle classe dirigeante* », in *Revue générale belge*, janvier 1958, p. 52-66.
14. « Pourquoi ces comptes rendus ? », in *Les Mardis de Preuves, L'éveil de l'Afrique noire*, supplément au n° 88, juin 1958, p. 1.
15. Voir Maximilien Rubel, « Esquisse d'une éthique marxienne », in *La Revue socialiste*, n° 15, novembre 1947, p. 464-475. Voir aussi la lettre de Maximilien Rubel à Edgar Morin, Paris 9 janvier 1960, Fonds Maximilien Rubel, BDIC, Nanterre. Il y décrivait en détail les différences entre « Marxiste, marxien et marxologue ».

16. Lettre de Georges Friedmann à Maximilien Rubel du 24 mars 1947, Paris, Archives Maximilien Rubel, BDIC.
17. Parmi les membres du comité de rédaction de la revue se retrouvaient André Ferrat, Charles-André Julien, André Philip, Paul Rivet ou encore Jean Texcier.
18. L'ensemble a récemment été republié par les éditions du Sandre, voir *Marx et les phagocytes*.
19. Maximilien Rubel, « Marx lecteur (les carnets d'extraits de Paris, 1844-1845) », in *La Revue socialiste*, n° 5, novembre 1946, p. 529-539.
20. Maximilien Rubel, « Karl Marx et le socialisme populiste russe », in *La Revue socialiste*, n° 11, mai 1947, p. 544-559 ; « La Russie dans l'œuvre de Marx et Engels », in *La Revue socialiste*, n° 36, avril 1950, p. 327-349.
21. Maximilien Rubel, « Introduction à Marx (Karl) », in *Pages choisies pour une éthique socialiste*, Paris, Marcel Rivière, 1948, p. LV ; édition utilisée Paris, Payot, 1970, p. 52-53.
22. On sait toute l'importance de ses liens avec Paul Mattick. La très riche correspondance conservée à la BDIC contient de nombreuses lettres avec ce dernier, ainsi qu'avec Erich Fromm, Karl Korsch et la revue *Dissent*.
23. Lettre de Maximilien Rubel à Dwight Macdonald, été 1944, Fonds Maximilien Rubel, BDIC, Nanterre, traduite et reproduite partiellement dans *Politics*, n° 1, 1944. Dans la version de *Politics* la seconde partie de la phrase caractérisant les deux « pourritures » en présence fut supprimée par Dwight MacDonald, ce qui change considérablement le ton et le sens de la lettre de Rubel puisque le camp américain n'y était pas, comme dans l'original, qualifié de « pourriture ».
24. Maximilien Rubel, « Karl Marx, auteur maudit en URSS ? I- L'édition fantôme », in *Preuves*, n° 7, septembre 1951, p. 14-16 et « Karl Marx, auteur maudit en URSS ? II- L'édition censurée » suivi de « Karl Marx, Révélations sur l'histoire de la Russie », in *Preuves*, n° 8, octobre 1951, p. 11-14.
25. Maximilien Rubel, « Staline jugé par Marx », in *Preuves*, n° 12, février 1952, p. 41-42.
26. Maximilien Rubel, « Karl Marx, auteur maudit en URSS ? I- L'édition fantôme », *op. cit.*, p. 14
27. Maximilien Rubel, « Karl Marx, auteur maudit en URSS ? II- L'édition censurée » *op. cit.*
28. Émile Bottigelli, « Le nouveau révisionnisme est un révisionnisme de guerre. Sur MM. Rubel, Rimbert, Mossé et Cie », in *La Nouvelle critique*, n° 32, janvier 1952, p. 22-37, ici, p. 22.
29. Maximilien Rubel, « Staline jugé par Marx », in *Preuves*, n° 12, février 1952, p. 41-42.
30. Émile Bottigelli, « Nous accusons la social-démocratie d'empêcher la publication des œuvres de Karl Marx », in *La Nouvelle critique*, février 1952, p. 6-14. Des échos de la polémique parurent parallèlement dans *L'Humanité*.
31. *Ibid.* L'attaque vise un penseur exilé d'origine juive, né à Czernowitz en 1905 et naturalisé français. Le vocabulaire d'Émile Bottigelli correspond parfaitement aux « éléments de langage » staliniens du moment, ceux de la campagne contre « le cosmopolitisme sans racine » et des procès de Prague.
32. Maximilien Rubel, « Le sort de l'œuvre de Marx et Engels en URSS », in *La Revue socialiste*, n° 56, avril 1952, p. 368-379, ici p. 368.
33. Directeur du département de philosophie à l'université de New York, disciple de John Dewey, Sidney Hook (1902-1989) fut, avec Dwight MacDonald, à l'origine de l'*American Committee for cultural Freedom* dont il devint président. Il est l'auteur d'un livre de référence de la gauche antistalinienne traduit en français en 1936, *Pour comprendre Marx*. Le livre, écrit pour le cinquantenaire de la mort de Marx, se plaçait dans les perspectives de Georg Lukács et de Karl Korsch.
34. Lettre de Maximilien Rubel à Sidney Hook du 8 septembre 1952, Paris, Archives Maximilien Rubel, BDIC, Nanterre.
35. Lettre de Sidney Hook à Maximilien Rubel du 6 mars 1953, New York, Archives Maximilien Rubel, BDIC, Nanterre.
36. Lettre de Maximilien Rubel à Henry Pachter, s.d., Chatenay-Malabry, Archives Maximilien Rubel, BDIC, Nanterre.

37. Michel Collinet, « De la technique à la technocratie », in *Preuves*, n° 52, juin 1955, p. 33-38 et Michel Collinet, « La technocratie est-elle une aristocratie moderne ? », in *Preuves*, n° 53, juillet 1955, p. 40-47.

RÉSUMÉS

La revue *Preuves* publiée par le Congrès pour la liberté de la culture hébergea une critique « marxienne » du marxisme principalement dans les débuts de la parution, de 1951 à 1956. Du vivant de Staline et avant la déstalinisation, des intellectuels antistaliniens trouvèrent dans *Preuves* un lieu où poursuivre leur travail critique. En se fondant sur l'étude de la revue et les archives de Michel Collinet et de Maximilien Rubel, cet article propose de présenter la contribution de ce courant à l'histoire de la critique intellectuelle du marxisme.

INDEX

Index géographique : Europe, France, États-Unis

Mots-clés : Preuves, hétérodoxie, Maximilien Rubel, anti-stalinisme, Michel Collinet, mardis de Preuves, Congrès pour la liberté de la culture, histoire intellectuelle, Raymond Aron

Index chronologique : 1950-1968

AUTEUR

FRANÇOIS BORDES

Docteur en histoire contemporaine, chargé des sciences humaines à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) et membre du comité de rédaction de *La Revue des revues*.